



didi18

Présente

Diane King

Les Survivants Allemands des Atrocités commises par les Alliés,
l'Histoire Allemande racontée par les Allemands.

Interview de Charlotte, Helga et Hans

La Ligue des Révisionnistes Extraordinaires présente

**Les Survivants Allemands des Atrocités commises par les Alliés,
l'Histoire Allemande racontée par les Allemands**

**Interview de Charlotte, Helga et Hans par Diane King, à Toronto, Canada, juillet 2016.
Invitée Spéciale Karin Manion**

Diane King - Bonjour, je suis Diane King, de la Ligue des Révisionnistes Extraordinaires. Nous sommes ici à Toronto, au Canada à la rencontre de survivants allemands des atrocités commises par les Alliés. Nous voulons entendre LEUR histoire. L'histoire allemande, racontée par des Allemands. Nous sommes à Toronto aujourd'hui, pour interviewer davantage de survivants des atrocités commises par les Alliés. Bienvenus, et j'aimerais souhaiter la bienvenue à mes invités. Nous allons avoir une discussion de groupe. Pourriez-vous s'il vous-plaît commencer Charlotte...

Charlotte Schulze - Mon nom est Charlotte Schulze

Helga Groh - Mon nom est Helga Groh

Hans Groh - Mon nom John ou Hans Groh.

Diane King - Merci.

Karin Manion - Je suis Karin Manion de Spandau.

Diane King - Merci Karin. Encore une fois nous sommes à Toronto, et c'est un plaisir de pouvoir interviewer et avoir cette discussion de groupe. Charlotte où êtes-vous née ?

Charlotte Schulze - Je suis née à Gehlenburg.

Diane King - Pouvez-vous nous situer où cela se trouve en Allemagne? En quelle année et votre vie en Allemagne durant les années Hitler ?

Charlotte Schulze - Eh bien, je dois dire que je suis, mise à part Karin, la plus jeune, je suis née en 1936, ce qui signifie que je n'avais que 8 ans quand nous avons dû fuir la Prusse Orientale où je suis née, qui est la province la plus à l'Est de l'Allemagne et qui fut envahie par la suite.

Helga Groh - Je suis née à Dantzig, en 1932. J'avais 11 ans quand nous avons dû fuir Dantzig.

Diane King - Fuir les Soviétiques.

Helga Groh - Oui fuir les Soviétiques. Nous avons fui deux fois. Nous sommes tout d'abord partis en camion. En janvier 1945 et puis nous sommes revenus à Dantzig, car le corridor était déjà fermé, les Russes étaient là, nous ne pouvions aller plus loin. Nous sommes donc retournés à Dantzig, notre maison était pleine de soldats et d'autres réfugiés, mais ils nous ont laissé une chambre, nous sommes restés là quelques jours jusqu'à ce que nous ayons le plus gros Fliegerangriff bombardement aérien. Dantzig fut détruite à près de 80 %. Mon père ayant été blessé à Stalingrad, il était rentré à la maison, pas à la maison même, mais à l'hôpital mais il a pu venir avec nous. Nous sommes donc allés au port et nous avons pu partir en bateau. Nous ne savions pas où aller. C'était le 10 ou 11 mars 1945. Nous ne savions pas quelle était notre destination. Nous sommes restés 11 jours en mer.

Diane King - Quelle mer ?

Helga Groh - Eh bien, la mer Baltique. Nous avons quitté Dantzig. Et Dantzig est au bord de la mer.

Diane King - Où alliez-vous ?

Helga Groh - Nous ne savions pas. On ne savait pas vers où on se dirigeait et nous subissions des bombardements qui venaient du ciel et nous étions torpillés par en-dessous. Le bateau se tenait là au milieu de l'océan, ça a duré 5 jours. J'avais 11 ans. Nous, les enfants, nous voyions des gens morts dans des couvertures être jetés par dessus-bord, C'était horrible sur le bateau. En cours de voyage nous avons appris que nous allions au Danemark. Ca nous a donc pris 11 jours pour nous rendre au Danemark.

Diane King - En tant normal le voyage aurait duré moins longtemps.

Helga Groh - Je sais, mais étant donné les circonstances... Et ce fut terrible. Bref, nous sommes arrivés au Danemark... Vous voulez que je vous raconte tout maintenant ou ?

Diane King - Nous y reviendrons... Hans ?

Hans Groh - Je m'appelle Hans Groh, je suis né à Teckendorf en Transylvanie qui était l'Autriche avant la Première Guerre mondiale. Tout comme la Hongrie et les Anglais l'ont découpée. C'est là qu'ils ont commis la plus grande erreur. Mais ils ont tout découpé n'est-ce pas. Et l'Ukraine et tout le reste sont tombés aux mains des Bolchéviques. 1919.

Diane King - En quelle année êtes-vous né Hans ?

Hans Groh - Je suis né en Transylvanie en 1928. J'étais dans les Jeunesses hitlériennes, ce dont je n'ai absolument pas honte.

Diane King - Bien sûr que non.

Hans Groh - Il y a suffisamment de preuves que ce ne sont pas les Allemands qui ont commencé la guerre parce qu'en 1938, mon père faisait partie des réservistes, il était dans la partie Est de la Roumanie, ils fortifiaient la frontière avec les Russes. Et puis les Français et les Anglais -nous en avons entendu parler- étaient à Kiev pour inciter les Russes à traverser la Pologne et à attaquer l'Allemagne. Ce que certaines personnes semblent avoir vu écrit sur papier parce que Poutine. Parce que chaque côté à l'Est était divisé entre les Nationalistes et les Communistes. En 1923, les Bolchéviques se sont battus à Bucarest, sous commandement juif. Ils avaient commencé à brûler la ville, ce qu'ils ont fait dans de nombreux endroits. Les cocktails Molotov, était leur arme favorite.

Diane King - Comment était-ce de grandir en Allemagne quand Hitler est arrivé au pouvoir ? Charlotte ?

Charlotte Schulze - En fait, quand il est arrivé au pouvoir, j'étais trop jeune pour comprendre, mais j'ai remarqué que mon père écoutait tout le temps les nouvelles, et puis petit à petit les changements sont apparus grâce au NSDAP pour lequel nous faisions des collectes. Il y avait des restrictions qui nous interdisaient d'acheter chez les juifs après 1939, et nous avons remarqué que la guerre approchait. Malgré tout c'était très paisible, parce que je suis née dans une ferme, c'était à la campagne il n'y avait pas de juifs pour causer des attentats ou quoique ce soit d'autre.

Diane King - Il n'y avait pas de bombardements avant 1939.

Charlotte Schulze - Non. [Charlotte parlait des attentats terroristes provoqués par les juifs en 1939] Et cela a duré jusqu'en 1942. Et c'est là que tous les soldats de notre bâtiment sont partis vers la Russie pour faire la guerre. J'ai toujours ce souvenir douloureux, quand ils sont partis -ils étaient venus à un mariage chez nous- et quand ils sont partis, ils agitaient leurs bras en signe d'au revoir, en marchant vers la colline, et petit à petit ils ont disparu derrière la colline, et nous nous demandions qui parmi eux reviendraient un jour.

Diane King - Oui.

Charlotte Schulze - Ma mère priait, et elle a dit : *"Je prie pour tous les soldats, qu'ils soient de notre côté ou du côté de notre ennemi."* C'est parce qu'elle était très croyante que je n'ai jamais développé de sentiment de haine envers l'ennemi, parce que quand nous avons dû quitter notre maison, le 21 janvier 1945, j'étais assise dans notre charrette avec un toit de bois contreplaqué par-dessus, je me suis retournée, et ma mère me disait : *"Ma chérie, tu vas attraper froid."* Je me suis retournée et j'ai dit : *"Maman, c'est peut-être la dernière fois que je vois notre propriété."* Puis, tous les problèmes ont commencé. Nous avons été frappés par un camion militaire, et nous avons fini dans un fossé. Un des chevaux fut tué. Nous étions partis avec trois charrettes et six chevaux et un après l'autre ce sont les chevaux qui ont le plus souffert. Nous étions dans les charrettes sur des matelas de plumes, des tapis qui couvraient les côtés à l'intérieur de la charrette et nous avions des couvertures sur nous, la température

était de - 24° Celcius. Et vous savez quoi ? Aucun d'entre nous n'a eu d'engelure, car il n'y a rien de mieux qu'un matelas de plumes.

Diane King - Exact. C'était inhabituel.

Charlotte Schulze - Nous devions passer la nuit dehors, dans la charrette parce qu'avec un déplacement si important de charrettes, -mon père menait une des colonnes de réfugiés- si vous êtes familière avec ce terme de "*colonne*", (énormément de charrettes les unes derrière les autres) malheureusement, il n'a pas été longtemps avec nous, il y a eu une attaque aérienne,

Diane King - J'allais vous interroger à propos de ça, allez-y...

Charlotte Schulze - J'étais piégée à l'extérieur, j'ai couru vers la charrette avant qu'ils n'arrivent une voix intérieure m'avait signalé le danger, et que je devais courir vers la maison, je me suis donc mise à l'abri à l'intérieur de la maison [la charrette] Ma mère m'a dit que la femme qui était assise à côté de moi dans la charrette était déjà morte. Et puis l'attaque s'est arrêtée, et nous ne pas trouvions plus mon père. Nous nous sommes mis à sa recherche. Il avait été tué.

Diane King - Helga, racontez-nous votre histoire. Je vous pose la même question, comment était la vie durant les années Hitler ?

Helga Groh - C'était très bien, donc je ne peux pas dire grand-chose parce que nous avions tout ce dont nous avions besoin, j'allais à l'école. Tout était très tranquille. Dantzig était une ville cosmopolite. Il y avait de nombreux étudiants étrangers grâce à ses excellentes universités et les universités techniques avancées. Je me souviens que mon père disait que nous avions des étudiants du monde entier dans notre ville. Je me souviens aussi que mes parents disaient que les juifs n'avaient rien subi de mal à Dantzig. Vraiment, personne ne leur a fait de mal à Dantzig. Ils vivaient donc tous en paix. Je me souviens du lycée, il y avait des filles biens, il y avait les Sterling, il y avait des Bauer, et il y avait des juives de familles très riches, et nous n'en pensions rien, à cette époque, j'étais trop jeune, pour penser à des choses comme ça.

Diane King - Tout était apparemment normale et bien.

Helga Groh - Oui, très normal et bien.

Diane King - Personne ne se plaignait...

Helga Groh - C'est ce que je dis à Hans tout le temps : Hitler est passé à Dantzig, et nous étions tous là, la main levée, et nous étions si heureux, il était tellement beau, dans sa voiture ouverte, et je me souviens que c'était un très bel évènement.

Diane King - C'était une bonne chose.

Helga Groh - Oui, c'était une bonne chose.

Diane King - Et si vous vous souvenez de la vie des années 20... Qui n'était pas une bonne période comparativement.

Helga Groh - Ça je ne sais pas...

Diane King - Vos parents auraient su.

Helga Groh - Non, mes grands-parents, oui... Ils ont perdu leur propriété je crois.

Diane King - Oui, ça a dû être difficile à cette époque. Hitler est arrivé, et tout est redevenu normal.

Helga Groh - Oui, tout est redevenu normal.

Diane King - Ça en a l'air.

Helga Groh - Nous avons une bonne [vie]... même avant je pense, je ne pense pas qu'il y ait eu quoi que ce soit de mauvais... parce que Dantzig était une ville riche.

Diane King - Oui, de toute façon.

Helga Groh - Très riche, nous avons des gens qui venaient de Hollande, de Belgique, etc. Tous des hommes d'affaires. C'était donc une ville riche et je n'y ai jamais vu de gens pauvres.

Diane King - C'est sûr ce n'était pas comme à Berlin.

Helga Groh - Très différent de Berlin. Je ne me souviens pas qu'on m'ait dit : "*Oh, ça c'est un juif !*" Je ne me souviens pas de ça.

Diane King - Ils n'étaient pas pointés du doigt ou ce genre de chose, non. Ils ne causaient pas de trouble, vous ne causiez pas de trouble.

Helga Groh - Non.

Diane King - Qu'alliez-vous dire Charlotte ?

Helga Groh - Rien à Dantzig.

Charlotte Schulze - Nous avons quelques familles juives. C'étaient des gens qui faisaient des affaires. Et oui, ils sont partis et ils ont même demandé à ma mère s'il n'y avait pas quoique ce

soit qu'elle voudrait bien leur acheter. Ils essayaient de rassembler leurs derniers biens et de récupérer de l'argent parce qu'ils allaient partir. Et puis ils sont partis. Mais il n'était pas question de rafle là, ils avaient décidé de partir d'eux mêmes.

Diane King - Tout à fait.

Charlotte Schulze - Et j'imagine que parce qu'ils étaient des gens d'affaires.

Diane King - Parce qu'ils ont vu les choses changer...

Charlotte Schulze - Oui et ils savaient que les fermiers etc. avaient reçu l'ordre de ne plus faire d'affaires avec eux. Ils n'avaient donc aucune option. Je veux parler du boycott en particulier dans les magasins d'alimentation. Ils ont dit cela à ma mère. Les autres étaient dans la confection de vêtements, etc. Eux, je ne sais pas, ils sont partis plus tard.

Diane King - Ca c'est intéressant. Il faudra s'en souvenir. Hans, avez-vous des souvenirs quant aux années Hitler ?

Hans Groh - Oh, oui très bien. L'animosité avant la guerre. Je devais aller à l'université.

Diane King - Où ça ?

Hans Groh - A l'extérieur de la Transylvanie. Mes parents voulaient que je reçoive une bonne éducation. Mon père était presque sur le point de devenir un ingénieur mais son père est mort et il a dû retourner chez lui. Nous n'allions pas dans les écoles roumaines. C'est le gouvernement qui dirigeait les écoles. Nous avons nos propres écoles. Des écoles allemandes. Jusqu'en 1937, les juifs étaient autorisés dans les écoles allemandes. Ils essayaient d'entrer dans ces écoles allemandes car l'enseignement y était de meilleure qualité en Transylvanie. Un jour j'ai vu un enseignant roumain, punir un enfant juif, il l'a mis dans un casier en bois il a fermé le couvercle et l'enfant devait chanter.

Diane King - Était-ce une punition courante ?

Hans Groh - Non, mais c'était la première fois que je voyais un comportement de haine envers les juifs. Et jusqu'en 1944, durant les troubles... Il y avait à peu près 15 familles juives en ville. 4 d'entre elles avaient des magasins, une était un commerçant en grains et les autres étaient cordonniers, des négociants, etc. Le 5 mai, mon père était dans l'Armée allemande, depuis 1941, en tant qu'officier, il est venu à la maison en permission, un jour nous avons entendu de l'agitation dans la rue, ils ont rassemblé les juifs et ils les ont emmenés.

Diane King - En 1944 ?

Hans Groh - Oui, 1944.

Diane King - Intéressant.

Hans Groh - C'était en 1944.

Diane King - La Transylvanie faisait partie avant de l'Empire Austro-Hongrois, ensuite après la Première Guerre mondiale c'est devenu un pays indépendant ?

Hans Groh - L'Autriche a perdu ils l'ont donc totalement disséminée. En 1917, les Bolchéviques commencent à se révolter à Saint-Pétersbourg. En 1919, à cause de la déclaration de Balfour, l'Ukraine devient Russe. C'était auparavant un état libre sous la protection de l'Autriche. En disséminant l'Autriche, l'Ukraine n'existait plus.

Diane King - Dans cette partie de la Transylvanie où vous vivez, qui fait partie de l'ancien Empire Austro-Hongrois, comment l'arrivée au pouvoir d'Hitler a pu vous affecter tout là-haut ? Et est-ce que cela vous a affecté immédiatement ou plus tard ?

Hans Groh - Non, cela nous a affecté plus tard. Parce que les Hongrois ont récupéré une partie de la Roumanie, une partie de la Transylvanie grâce à un traité qu'ils ont signé avec Hitler, ils ont séparé les provinces pour cesser les disputes entre la Roumanie et la Hongrie. Nous étions au Nord de la Hongrie et au Sud de la Roumanie. C'était un régime corrompu. Et c'est pour ça que les nationalistes sont arrivés au pouvoir. Cela ne fait aucun doute.

Diane King - C'était comme une bouffée d'air frais dans cette période troublée ?

Hans Groh - Oh oui. Parce qu'aussitôt que la Hongrie est arrivée dans notre partie de la Transylvanie. En 1900, c'était l'idée de Henry Ford, qu'ils ont pas mal adaptée, en Allemagne à l'époque, de mon point de vue, vous devez donner de l'argent aux gens pour qu'ils puissent acheter des produits. Et c'est valable encore aujourd'hui. C'est ce qu'a dit Henry Ford. Il y avait de plus en plus d'animosité, car nous avions un gros pays bolchévique directement à l'Est de chez nous. Et personne ne se préparait à quoique ce soit qui viendrait de l'Ouest où se trouvait l'Allemagne, mais ils construisaient des fortifications pour se protéger de la Russie.

Diane King - Parce que vous aviez senti que quelque chose allait arriver ? Ou bien vous saviez qu'il y avait quelque chose dans l'air à cause de ces Bolcheviques ?

Hans Groh - Oui et le soutien qu'ils recevaient aussi en provenance de différents endroits. C'est pourquoi ils se sont débarrassés du roi de Roumanie. Parce qu'il était en train de s'aligner avec les mauvaises personnes.

Diane King - Intéressant.

Hans Groh - Je pense que c'était le 6 août, nous avons dû partir de la maison, parce que les Russes se rapprochaient.

Diane King - Quelle année était-ce ?

Hans Groh - 1944.

Diane King - D'accord. Quel âge aviez-vous ?

Hans Groh - 16 ans.

Diane King - Vous faisiez donc partie des Jeunesses hitlériennes ?

Hans Groh - Oh, oui ! La plupart de mes amis en faisaient partie. J'allais à l'école avec eux. J'étais dans une unité qui n'avait pas été appelée.

Diane King - Mais vous vous tenez prêts à quitter la Transylvanie à ce moment-là, en 1944 ?

Hans Groh - Oui, nous sommes partis en 1944, parce que la Roumanie a retourné sa veste et s'est jointe à la Russie. Mon père était un officier il m'a dit lors de sa permission, *"La guerre sera très probablement bientôt terminée. Nous ne pouvons tout simplement plus soutenir la charge."*

Diane King - Vous voulez dire que l'Armée allemande ne pouvait plus tenir les frontières à l'Est ?

Hans Groh - Nous avions 3 camions pour partir de là.

Diane King - Où alliez-vous ?

Hans Groh - A l'Ouest. Nous sommes arrivés en Autriche, par Braunau am Inn, peut-être 3 semaines après. En 1945, à la fin de la guerre, j'étais juste à l'extérieur de Salzbourg.

Diane King - Vous êtes donc restés en Autriche ?

Hans Groh - Non, nous avons fait une grosse erreur, je ne voulais pas repartir d'où on venait, mais ma mère...

Diane King - Vous avez dû retourner en Transylvanie ?

Hans Groh - Oui, ma mère a insisté pour qu'on rentre. La guerre était finie. On devait rentrer et être heureux à nouveau.

Diane King - Oh mon Dieu, après tout c'était la maison.

Hans Groh - Les Américains nous ont aidé pour qu'on rentre en Roumanie. Et juste au sortir de Salzburg, le 5 juin, un mois après notre arrivée. Nous sommes partis de Gasenbach et nous avons mis le cap sur la maison et je détestais l'idée d'avoir à retourner là-bas.

Diane King - Nous allons y revenir quand nous parlerons de l'après-guerre. Donc, maintenant vous êtes de retour chez vous en Transylvanie qui deviendra bientôt un territoire occupé par les Soviétiques. Revenons à vous Charlotte, depuis vos années Hitler, jusqu'à la fin de la guerre et votre fuite. Vous nous disiez quelque chose à propos de votre fuite.

Charlotte Schulze - Oui, j'ai parlé de 1945. Le 21 janvier, nous avons reçu l'ordre d'évacuer.

Diane King - Qui a envoyé l'ordre ?

Charlotte Schulze - Cela venait de Robert Koch qui était le Gauleiter de la province. Je dois dire que c'était totalement interdit avant cela de se préparer à quitter la province. C'était condamnable.

Diane King - Vraiment ?

Charlotte Schulze - Et je me souviens de mon père qui en secret utilisait de la vapeur pour préparer le toit de la charrette. Comme ça quand nous sommes partis nous avions presque un toit au-dessus de nos têtes. Ce qui a rendu les choses plus faciles.

Diane King - Il avait donc anticipé les choses...

Charlotte Schulze - Malheureusement, nous avons quitté notre ville et quatre heures plus tard, les Russes envahissaient la ville. Et je dois dire, que durant toute notre fuite vers l'Ouest, les Russes étaient toujours à quelques heures en arrière de nous. Donc, tout ce dont je me souviens c'est de l'artillerie lourde tous les combats, tous les militaires qui ne se déplaçaient pas à l'Est, mais à l'Ouest.

Diane King - Qui se retiraient.

Charlotte Schulze - Oui, qui se retiraient. Et nous savions que plus nous voyions de militaires se retiraient, plus proches étaient les Russes. Mon père a donc été tué le 1er février. Nous sommes allés en direction de la mer Baltique. Il y a un bras de mer là-bas. Une baie. C'était gelé...

Diane King - Oui, Karin nous en a parlé.

Charlotte Schulze - Et c'était le seul endroit par où fuir, parce que nous ne pouvions plus utiliser la route au Sud de ce bras de mer. Nous devions passer par cette petite bande de terre. Mais c'était tellement obstrué que nous ne pouvions pas passer. Et nous nous tenions là devant... C'était l'endroit le plus boueux... Nous avons dû attendre là des jours, parce que nous

devions attendre que les autres avancent à l'avant et l'eau était au bord et nous devions rouler sur des planches, parce que la glace se brisait, et les soldats avaient indiqué la route avec de la verdure, des branches de sapin, etc. et ordre avait été donné de garder ses distances avec les véhicules devant nous, il fallait avancer en permanence, ne jamais s'arrêter, parce que quand on regardait sur les côtés on voyait toutes les charrettes qui étaient passées à travers la glace. Et durant tout ce temps, je me demandais ce qui avait pu arriver aux chevaux qui étaient en avant des charrettes. Je suis née sur une ferme et c'est à eux que je pensais. Et le deuxième jour, (le premier avait été calme) le deuxième jour les avions sont arrivés. Ils ont essayé de briser la glace pour nous noyer. Ils ont tiré avec des mitrailleuses, on pouvait même voir les mitrailleurs tenter d'atteindre l'intérieur des charrettes. Ils volaient le long de la colonne de réfugiés... C'est le jour où nous avons vu le plus de dégâts et les chevaux... et parmi toutes ces choses, un de nos chevaux devait mettre bas.

Diane King - Oh non ? A ce moment-là ?

Charlotte Schulze - Et vous voyez, mon père n'étant plus là, ma mère l'a retirée de l'avant et avec l'aide de ma sœur elles l'ont attachée à l'arrière, pour qu'elle puisse bouger, mais quand le poulain est tombé, il est immédiatement mort gelé sur la glace. Et je n'ai appris cela qu'après quand je suis devenue adulte. Parce que je me souviens de ce cheval devenir fou, et dire : *"Pourquoi Marie est si énervée, qu'est-ce qu'elle fait ?"* Elle était en train de mettre bas et je ne le savais pas et elle n'a pas pu aider son poulain. Quand il se passait des choses terribles, ma mère prenait mon bras et le mettait sur la tête pour couvrir mes yeux et mes oreilles. De sorte que je ne puisse voir les choses les plus horribles, comme des gens pendre aux arbres, parce qu'ils avaient déserté. De très très jeunes gens. Mais maintenant nous n'étions plus qu'un petit groupe. Car les premiers jours, nous avions perdu trois de mes sœurs : 13, 17 et 21 ans. Car elles devaient nous rejoindre plus tard dans la colonne, mais la colonne avait pris un chemin différent et elles n'ont jamais pu nous rattraper. Nous avions donc un mort, trois disparues, et nous avons survécu à trois jours et trois nuits sur la glace et nous avons enfin atteint la terre. Parce que nous ne pouvions pas aller plus loin. Nous étions montés tout à l'Ouest, et nous avons pratiquement atteint la Poméranie. Ensuite, nous avons continué d'avancer en Poméranie, et alors nous avons entendu dire que nous étions déjà encerclés, que nous étions pris au piège, qu'on ne pouvait plus avancer.

Diane King - Vous étiez encerclés.

Charlotte Schulze - Oui totalement encerclés. Et on nous dit qu'il fallait qu'on retourne d'où on venait. Et ma mère a dit : *"Non, je ne retourne pas en arrière !"* Nous étions très proche de la Baltique, nous pouvions entendre le bruit des vagues. Un endroit très très pauvre. Mais elle a dit : *"Nous ne faisons pas marche arrière. Les dégâts causés par les troupes russes en Prusse Orientale, c'est par là qu'ils sont arrivés et c'est là qu'il y a eu le plus de tueries, nous allons rester ici, ce sera peut-être moins pire."* Eh bien, quand les Russes sont arrivés, la première chose qu'ils demandaient c'était : *"Houri, houri, houri !"* Ce qui veut dire *"montre"* en russe. N'importe quelle montre, ils ramassaient toutes les montres. Quelqu'un a pu se débrouiller à cacher quelques choses. Et ils nous ont dit qu'ils nous laisseraient les chevaux,

nous étions fichus sans nos chevaux, et puis quand ils ont eu toutes les montres qu'ils pouvaient, ils sont allés à la grange et ils ont sorti un cheval après l'autre. Ils les ont tous pris.

Diane King - C'est ce que je pensais.

Charlotte Schulze - Nous étions donc coincés là. Et puis quand les troupes [russes] sont arrivées, il y avait une petite maison, que le commandant a prise pour ses quartiers, donc quand les Russes sont venus chercher des filles, c'était terrible, au début il obligeaient les filles et les violaient, après c'était tellement horrible, ils disaient : *"juste 3 minutes, 3 minutes"* Ils suppliaient presque. Ma sœur a également été violée.

Diane King - Vos trois sœurs qui avaient disparu, vous pensez qu'elles ont échappé à tout ça ?

Charlotte Schulze - Oui, elles y ont échappé. Mais pendant un an, nous n'avons pas su si elles étaient en vie ou pas, parce qu'il n'y avait pas moyen d'envoyer du courrier. Et nous étions sous régime russe qui a ensuite changé et est passé sous régime polonais. Nous étions là jusqu'en mars 1946. Et puis est venu l'ordre de partir, nous n'étions pas des résidents réguliers. Et ils nous ont mis dans les trains à bestiaux. Nous avons eu beaucoup de chance, parce qu'entre temps, je ne devrais pas le dire comme ça, ce qui s'est passé c'est qu'entre temps ma sœur est morte elle avait une petite fille d'un an et demi, elle est morte de la typhoïde et ma grand-mère priait et demandait pourquoi Dieu ne l'avait pas prise elle, une vieille femme inutile de 85 ans au lieu de ma sœur. Dieu l'a entendue et elle est morte 24 heures après. Et elles furent toutes les deux enterrées en l'espace de deux jours, un dimanche. Il n'y avait pas de docteur, nous n'avions aucune aide extérieure. Ma mère s'occupait des malades et ma grand-mère était encore en bonne santé. Mais son cœur...

Diane King - Helga racontez-nous comment cela s'est-il passé après votre fuite ?

Helga Groh - Le Danemark était l'étape suivante. Nous avons débarqué au Danemark. Mon père était à Stalingrad où il fut blessé il était donc avec nous, si non il n'y avait que des veilles femmes, des enfants et de vieux hommes. Il est donc devenu le chef du camp. Nous sommes donc arrivés au Danemark, c'était bien, c'était au mois de mars, fin mars...

Diane King - 1945.

Helga Groh - Oui, 1945. Et nous sommes arrivés dans une grande école, nous avions nos chambres, tout était bien.

Diane King - Quel âge aviez-vous ?

Helga Groh - Presque 12 ans. Mais quand la guerre fut terminée, le 5 mai 1945, tout le monde a dû sortir de l'école, les femmes, les enfants, les hommes, tout le monde s'est retrouvé dans une immense prairie, et tous les danois, armes à la main, nous ont rassemblés et nous avons pensé maintenant c'est la fin pour nous, ils vont nous tuer, j'avais si peur. Entre temps,

les soldats danois et des fermiers sont allés à l'intérieur et ils nous ont tout pris. Je sais que nous avons un peu d'argent et des photos et nous les avons mis dans les toilettes avant de sortir. Ils ont pris tout ce que nous avons amené avec nous.

Diane King - C'était des Danois.

Helga Groh - Des soldats danois, oui.

Diane King - Ils vous ont volés ?

Helga Groh - Oui. Ensuite ils nous ont mis dans des camions et nous ont amené dans des camps. Dans des baraques. Des camps pour réfugiés. C'était un camp avec une clôture de barbelés. La clôture était électrifiée. Et les petits enfants qui essayaient d'attraper des fleurs de l'autre côté, les Danois tiraient sur les enfants, pas pour les tuer, mais pour les blesser. Rien que parce qu'ils attrapaient des fleurs. Donc, ça ce n'était pas très bien. Ils rassemblaient les familles et juste avant de venir j'ai lu un livre que j'ai lu à Charlotte, il y avait ma grand-mère, elle était seule dans un des camps, ils nous ont réunis et elle a écrit quand elle était là-bas toute seule, une juive... ils devaient tous se déshabiller et ils regardaient partout lorsqu'ils étaient tous nus toutes les femmes, ma grand-mère devait avoir dans les 50 ans, furent fouillées pour voir si elles n'avaient pas caché des bijoux ou des armes. Et elle a trouvé cela horrible. Puis, quand elle était dans ce camp, je ne me souviens plus duquel, la nourriture... - nous avions vraiment faim, nous sommes restés trois ans et demi dans ce camp de réfugiés au Danemark et nous avions très très faim, nous n'avions rien à manger- et cette femme juive préparait la nourriture et il y avait des lames de rasoir dans la nourriture

Karin Manion - Non.

Helga Groh - Des souris mortes... Si, je l'ai lu à Charlotte juste avant qu'on arrive, des rats et quoi d'autre ? Ah, oui des clous. Oui, des clous rouillés dans la nourriture. Je me souviens c'était des grosses boîtes de conserve. Cela venait des soldats allemands qui occupaient ce camp avant. C'était correct. Nous étions 24 personnes dans une petite chambre. Et des lits superposés à trois étages. C'était bien. Mais ça c'était horrible. Même quand on mangeait quand on recevait la nourriture c'était comme du chou mais c'était bleuté. Tout le monde recevait un morceau de pain, et les grands-parents donnaient aux plus jeunes leur part. Et puis il y avait les insectes de lit. Oh, ça c'était terrible. Ils venaient quand une baraque était désinfectée ils venaient à la suivante, etc. j'étais tout en haut avec ma mère. Une autre chose que je voulais vous dire, mon père était blessé, il était considéré comme un "entnazifiziert" ("dénazifié"™) avant qu'on vienne au Canada. Il n'était rien. Nous étions éligibles pour émigrer au Canada. Mais tout à coup... Et puis ils ont décidé que tous les jeunes hommes devaient retourner en Allemagne. Ils ont tous été embarqués dans des camions, c'était un an après notre arrivée au Danemark, et il est parti. Il a dû aller à Hambourg en Allemagne Il appelait ça "entnazifiziert" "dénazifié™" Nous étions donc seuls là avec ma mère. Ma mère était enseignante et plus tard quand nous avons été placés dans un plus grand

camp, je pense que nous étions dans le même camp, il devait y avoir 10,000 personnes, peut-être 30,000 par la suite. Nous avions l'école, nous avions tout.

Karin Manion - Ça s'appelait Getus Grover(?).

Helga Groh - Grover, oui c'est ça. Mais les livres que nous avions c'était juste ce que les professeurs avaient amené avec eux de la maison. Je ne sais pas dans quel camp tu étais avant, car il y avait des petits camps éparpillés avant. Ensuite, nous avons tous été placés dans un seul et même grand camp. Donc ce ne fut pas une très bonne expérience. J'étais toujours malade, j'avais des problèmes aux oreilles, J'étais en quarantaine, parce que j'avais la scarlatine, j'étais en quarantaine dans une chambre, j'étais toute seule, ma mère venait me voir à travers la fenêtre. Et les mouches ! Il y avait plein de mouches, je me souviens de cela, c'était horrible.

Diane King - Oui, j'ai entendu parler des mouches. N'est-ce pas intéressant que ceux qui prétendent avoir été dans des camps dans ces régions-là, ne parlent JAMAIS des mouches ! Et en fait elles rendaient les gens fous. Nous avons vu un documentaire réalisé par quelqu'un qui a visité les camps et il a dit que les mouches le rendaient fou. Je me demande pourquoi nous n'avons jamais entendu parler de ça avant ? Peut-être que ces personnes n'ont jamais mis les pieds là-bas ? D'accord, donc ce ne sont pas de vrais témoignages. Si vous êtes allés là-bas, alors vous devez parler des mouches. Non ?

Karin Manion - Nous parlons des insectes de literie.

Helga Groh - Oui, les insectes de lits aussi. Les mouches aussi. Particulièrement cette chambre où j'étais en quarantaine. Et ma mère avait la diphtérie...

Diane King - Oh oui, vous aviez toutes des maladies possibles.

Karin Manion - Les souris et les rats...

Helga Groh - Nous organisions des événements pour nous distraire entre nous les enseignants nous offraient des classes d'anglais, des vieux films. Juste ce que nous avions amené de la maison.

Charlotte Schulze - Vous étiez chanceuses.

Helga Groh - Nous n'étions pas si chanceux.

Charlotte Schulze - Mais vous aviez l'école. Car je n'ai pas eu droit à l'école durant un an et demi.

Helga Groh - Moi aussi quand nous avons fui la première fois.

Charlotte Schulze - Les Allemands n'avaient pas le droit à l'école.

Helga Groh - Mais quand nous avons fui la première fois en charrette je n'ai pas eu d'école de janvier jusqu'à ce que nous arrivions au Danemark. Pendant environ 6 mois.

Hans Groh - Je suis rentré à la maison...

Diane King - De retour en Transylvanie ?

Hans Groh - Oui, de retour en Transylvanie et finalement après 2 semaines passées dans le train, nous avons traversé la frontière roumaine, la ville de Oradea-Mare les juifs avaient déjà un camp prêt pour nous recevoir. Ils étaient venus avec des mitrailleuses, ils savaient qu'on arrivait.

Diane King - Ils étaient prêts.

Hans Groh - Ils pointaient leurs mitrailleuses sur nous et nous demandaient de sortir en vitesse des wagons. Ils nous ont donc emmenés. Nous étions une grande famille et nous avons beaucoup de choses avec nous. Les juifs ont tout pris.

Diane King - Bien sûr.

Hans Groh - Ils nous ont dépouillés. Ils nous ont seulement laissé nos chaussures quelques chemises, bref ce que nous avons pu saisir dans nos mains.

Karin Manion - Excusez-moi Hans, mais qui leur avait donné ce rôle ? Vous savez ? Qui leur a donné le pouvoir de faire cela ?

Hans Groh - Gheorghiu-Dej, C'était les Communistes qui avaient pris le contrôle. Lorsque les Russes ont envahi les lieux, ils ont pris le contrôle. Nous sommes restés dans le camp pendant environ huit semaines. Au cours des quatre premières semaines, je dirais qu'environ 80 à 90 % des enfants âgés entre 0 et 5 ans étaient tous morts. En en deux ou trois semaines, les gens qui n'avaient pas été alimentés, devenaient si faibles, ils ont attrapé la typhoïde.

Diane King - C'était des Allemands ?

Hans Groh - Oui, tous Allemands. Nous étions quatre familles, nous et... j'étais enfermé dans le centre du camp. J'avais plus de 16 ans, nous avons donc été séparés.

Diane King - Combien de temps êtes-vous restés dans ce camp-là ?

Hans Groh - Deux mois.

Diane King - Puis que vous est-il arrivé ?

Hans Groh - J'ai été relâché. Les gens étaient devenus si faibles, que les rats se nourrissaient des gens.

Diane King - Oh mon Dieu.

Hans Groh - C'est la vérité, ils allaient d'abord manger les yeux, la bouche et le nez. Les gens n'avaient pas la force de se défendre. Ils étaient trop faibles pour repousser les rats. C'était infecté de rats. [Aucun prisonnier des camps nazisTM n'a fait un tel témoignage]. Finalement je suis sorti du camp. Mais quand je suis arrivé à la maison, Ils m'attendaient là encore. Mon cousin m'a dit : *"Fait attention à ces officiers, ne les laisse pas t'approcher où bien ils te tueront."* Je suis volontairement allé au poste de police. Je m'y sentais plus en sécurité que dehors dans la rue.

Diane King - Vraiment ?

Hans Groh - Ils sont venus, m'ont regardé tournant en cercle autour de moi, comme un animal dans une cage. Puis, ils nous ont transporté, moi et un autre gars, à 60 km de là. Les policiers portaient des fusils à baïonnettes sur eux. Et nous avons dû marcher en avant d'eux.

Diane King - Où alliez-vous ?

Hans Groh - Dans un autre camp, aux travaux forcés.

Diane King - Plus à l'Est ?

Hans Groh - Non, c'était au Sud de ma ville. Dans une ville. Nous devions réparer des ponts, des voies de chemin de fer, etc. Mais l'ironie c'est que je travaillais pour les Américains de AT&T aux travaux forcés.

Diane King - Vraiment ?

Hans Groh - C'est vrai.

Diane King - Ca c'est quelque chose !

Hans Groh - C'est la vérité. C'est la vérité.

Diane King - Combien de temps avez-vous travaillé là ?

Hans Groh - Presque deux ans. Ils voulaient mes papiers de libération, ils me harcelaient toutes les nuits. Pratiquement toutes les nuits. Ils venaient à ma porte et voulaient mon papier de libération du camp des travaux forcés. Et je ne voulais pas les leur donner. Ils étaient juifs.

Diane King - Oui.

Hans Groh - Je savais que si je leur donnais le papier, ils le déchireraient et j'aurais été envoyé ailleurs.

Diane King - Pourquoi ne sont-ils pas simplement venus le prendre ? Pourquoi vous le demander ?

Hans Groh - Parce que : la police ne pouvait pas les toucher, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Diane King - Ils auraient pu venir et déchiraient le papier de toute façon.

Hans Groh - Eh bien, j'imagine qu'ils ne voulaient pas aller aussi loin. Et puis, mon voisin m'a dit : *"Tu sais ils ne te fichent pas la paix, pourquoi ne pas rejoindre le parti communiste ?"* Aussitôt que j'ai entendu ça, ça m'a donné une idée. Faire semblant de rejoindre le parti, ils me fichent la paix je fais un peu d'argent, et je pars. Alors pendant trois mois j'ai fait ça et j'ai quitté la Roumanie de nuit.

Diane King - Vous avez fui.

Hans Groh - Moi et mon plus jeune frère.

Diane King - Et vous alliez où ?

Hans Groh - La Hongrie.

Helga Groh - L'Autriche.

Hans Groh - La Hongrie à ce moment-là. La Hongrie et puis ensuite l'Autriche. Nous y sommes parvenus. De la Roumanie à la Hongrie, A Sopot, nous avons traversé la deuxième frontière en Autriche en 36 heures, illégalement.

Diane King - Bien sûr.

Hans Groh - Tout ça était illégal. Nous avons eu de la chance. L'officier de la douane venait de la même région que mon père, quand il a vu mon nom, il m'a dit : *"Connaissez-vous quelqu'un qui s'est battu dans les Balkans ?"* J'ai dit : *"Oui mon père."* Il m'a dit : *"Je ne vais pas vous remettre à la police, car ils vous rendraient aux Russes."* Il nous a dit qu'il allait essayer de voir ce qu'il pouvait faire pour nous. Mais pas de chance.

Diane King - Quel jour êtes-vous finalement arrivé au Canada ? Charlotte ?

Charlotte Schulze - Je suis venue en 1957.

Diane King - Helga ?

Helga Groh - En 1953, en juillet.

Hans Groh - Le 7 août 1948.

Diane King - Vous êtes arrivé tôt alors. Ensuite, vous vous êtes installés au Canada et comment est-ce que cela s'est passé depuis votre arrivée ? Avez-vous pu récupérer vos vies, vos identités...

Hans Groh - Eh bien, nous nous sommes créés une vie.

Helga Groh - Pour nous le Canada c'était le paradis, parce qu'il y avait à manger, du travail, il y avait tout ici. Car c'était terrible en Allemagne de l'Ouest quand nous sommes revenus du Danemark. C'était terrible.

Diane King - Ce côté-ci était resté intact.

Helga Groh - Enfin bref, pour nous le Canada c'était le paradis. Je ne regrette pas un seul jour passé ici au Canada, je ne regrette pas un seul jour. Cela nous a pris cinq ans pour arriver ici au Canada.

Diane King - La même chose pour vous Charlotte ?

Charlotte Schulze - Non, ce fut totalement différent. Parce qu'en 1957, l'Allemagne avait déjà été démarquée. Tout avait changé, je travaillais pour la mairie. J'ai laissé un très bon travail, juste pour retrouver mon fiancé au Canada. Je ne suis pas venue en tant qu'immigrant sponsorisé, j'ai appliqué pour immigrer par moi-même. Ce qui signifie qu'il n'y avait pas de garantie si les choses ne fonctionnaient pas. J'ai obtenu mon visa en deux mois. Et je suis venue au Canada et j'ai aimé ce que j'ai vu. Et mon mari m'a amené sur le chemin du Roi qui était vraiment très beau. Mais ce que j'aimais le plus c'était le Coca, le ciel bleu, l'eau cela me rappelait les lacs de la Mazurie où je suis née en Prusse Orientale. Le mouvement des nuages dans le ciel bleu. Je me suis sentie tout de suite à la maison. Le seul problème c'était que je devais améliorer mon anglais. Mais j'y suis arrivée, en quelques mois, je travaillais de nouveau dans un bureau, et c'est ce que j'ai fait depuis. Ma famille me manquait évidemment, mais pas au point de considérer de retourner en Allemagne.

Diane King - D'accord.

Charlotte Schulze - Cependant, mon mari est mort très jeune, il n'avait que 57 ans. Ce qui a rendu les choses un peu plus difficiles pour moi.

Diane King - Bien sûr.

Charlotte Schulze - Mais je m'en suis bien sortie, je n'ai pas de dette, je n'ai aucun soucis.

Diane King - C'est bien.

Charlotte Schulze - Et le Canada prend soin de ma santé.

Diane King - C'est juste. Hans, vous êtes arrivé en 1948 ?

Helga Groh - Oui.

Diane King - Comment avez-vous fait ?

Helga Groh - Des cousins à moi sont venus en 1930. Ils m'ont sponsorisé.

Diane King - Vous vous rencontrez tous parfois ?

Helga Groh - Oui. Avant Kitchener s'appelait "Berlin". Maintenant c'est (inaudible), ils l'ont changé. Mais en 1949 nous avons créé le Club Transylvanie, le Concordia Club, il y avait un Concordia Club à Kitchener, mais durant la guerre ils l'ont fermé.

Diane King - J'apprécie que vous mentionniez cela.

Charlotte Schulze - J'ai attendu plusieurs années avant de devenir membre.

Diane King - Vous vouliez attendre et voir...?

Charlotte Schulze - Je n'étais pas tout à fait politiquement inclinée

Helga Groh - Je ne suis pas contente que Trudeau soit allé à Auschwitz parce que je ne crois pas à cette histoire. J'étais jeune, mais j'ai écouté tout le monde, mes parents mon dernier mari, Hans qui savait ce qui était arrivé, et je me suis fait ma propre idée et je sais que plus de gens sont morts dans des camps de réfugiés que ces 6 millions™, dont ils parlent... après la guerre Il n'y a que quelques personnes qui sont mortes là, et la raison pour laquelle ils sont morts c'est parce qu'ils étaient malades. J'ai vu un film un jour, une vidéo des États-Unis, il y avait un journaliste, c'était un journaliste juif je crois, il a montré des photos...

Diane King - David Cole.

Helga Groh - Oui, je crois... avant la construction de la cheminée. Elle ne fut construite que plus tard, c'est ce que j'ai vu dans cette vidéo.

Diane King - Oui. Donc vos présomptions se sont confirmées ?

Helga Groh - Oui. Et puis parfois ils disent "6 millions™", parfois ils disent... Donc, qui est encore en vie ? Il n'y en avait pas tant que ça ! A cette époque en vie.

Diane King - Exactement. Faites les comptes. Oui, donc d'où viennent-ils ces survivants ?

Helga Groh - Ce que je pense, c'est que certains sont tombés malades, ils avaient le typhus, et ils étaient brûlés. On brûle les gens mort, [rien d'extraordinaire là-dedans]

Diane King - Les gens morts sont brûlés, oui. Particulièrement suite au typhus.

Helga Groh - C'est ce que je crois oui. Et personne ne parle des réfugiés et de toutes ces personnes qui sont mortes pendant la guerre et après la guerre, rien. Ça me dérange.

Diane King - Ça doit, oui.

Hans Groh - Il y a une chose, c'est que la plupart des gens ne veulent pas y toucher du tout.

Charlotte Schulze - C'est vrai.

Helga Groh - Oui, je sais.

Hans Groh - Ma propre observation c'est que, 80 ans de communisme, il y a eu Trotsky, il y a eu Molotov, il y a eu Lavrenty Beria, Lavrenty Beria été en charge des Services Secrets.

Diane King - Ils n'ont pas seulement survécu, mais prospéré. Mais mon problème c'est qu'à cause des efforts concertés des Alliés et des juifs vous devez avaler le récit selon lequel vous êtes mauvais que vous avez un passé diabolique et que vous ne pouvez pas célébrer votre culture. Absolument jamais. Et c'est injuste.

Hans Groh - C'est injuste.

Diane King - C'est injuste. Et j'espère que vos jeunes, que vos petits-enfants et vos arrières petits-enfants diront : *"Attendez un peu, ça suffit !"* [Ceux de notre époque et des décennies suivantes pourront demander réparations pour fausses propagandes \$\$\$] Et il se peut que cela arrive, j'espère que cela arrivera. Parce que cela viendra du plus profond d'eux-mêmes.

Ce n'est pas ce qu'il leur est enseigné que vous avez été broyés et battus avec le mantra qui dit combien vous avez été méchants et l'êtes encore aujourd'hui.

Mais c'est l'histoire que nous essayions de faire connaître aux gens un à la fois, ou par groupe. Et s'ils peuvent répandre cela, s'ils peuvent faire circuler le fait que les Allemands ont une voix, que les Allemands ont une histoire honorable. Que les Allemands ont une histoire enviable. Vos histoires n'ont pas de prix. Nous voulons leur rendre justice.

Je vous remercie du temps que vous nous avez accordé. Merci Karin pour votre aide. Charlotte, Helga et Hans merci d'avoir participé et contribué à notre compréhension de ce que les Allemands ont vécu.

C'était Diane King de la Ligue des Révisionnistes Extraordinaires, à la rencontre des survivants allemands des atrocités commises par les Alliés.